

Les tournesols

« Les éclats de rires n'ont jamais quitté ces lieux, telle fut la pensée d'Arneau. » A mesure qu'il montait lentement la pente qui, jadis, menait au seul café de son village natal, sa mémoire de vieux septuagénaire retrouvait sa jeunesse.

Il se voyait déjà parmi la foule. Dans le temps, tous les hommes de cette petite contrée se donnaient rendez-vous dans ce petit lieu simple et dénué de tout artifice. Ils avaient tous l'obsession de s'y rendre comme promis depuis la veille.

Après les travaux des champs, vers huit heures du matin, le café commençait à recevoir ses fidèles clients. Les premiers venus se précipitaient sur les tables avoisinantes au comptoir. Les retardataires, quant à eux, déçus, se contentaient des places encore libres. Tout le monde réuni voulait absolument s'offrir un angle de vue opportun pour jouir de la contemplation d'Emanette ; la seule femme parmi ces hommes.

Emanette était là pour rendre service comme aurait fait n'importe quel autre employé. Cependant, la petite société qui l'entourait paraissait trouver en elle sa raison d'y être. Tout le monde lui répétaient continuellement et dans différentes formulations que le bon café qu'elle servait d'habitude aurait été amer sans doute, si ce n'étaient point ses mains qui l'avaient toujours préparé. Souriante à tous les compliments, elle regagnait son comptoir pour donner suite à d'autres commandes qui attendaient.

On venait, puis on repartait sans que personne ne se souciât de la monotonie des jours qui fuyaient.

Un matin, une silhouette surgit de la porte d'entrée du café. Toute l'attention des personnes attablées s'était tournée vers elle. On ignorait complètement qui était ce jeune monsieur au visage hâlé et légèrement barbu, qui tenait sous l'aisselle gauche un chevalet en bois et, à la main droite, une mallette de forme rectangulaire. Il hocha la tête en signe de salut, puis il traversa le long du café en direction d'une table vide écartée au seul coin qui donnait sur des collines toutes vertes. L'étranger déposa par terre son chevalet et sa mallette et il prit le plaisir d'orienter les deux chaises de sa table vers le paysage naturel.

Peu de temps après, Emanette le rejoignit.

- Un chef-d'œuvre! N'est-ce pas?

- ça oui ! Il m'est vraiment difficile de trouver les mots justes pour qualifier une telle merveille, répondit l'étranger d'un ton plein d'émerveillement. Personnellement, je n'ai jamais vu d'aussi vastes et beaux champs de tournesols.

- C'est votre première visite du village sans doute?

- Exact ! le peu de gens que je connais et, qui sont déjà passés par ici, en parlaient comme d'un petit paradis terrestre. Je me suis promis alors de venir le découvrir de près dès que l'occasion se présenterait.

Toute émue par l'allusion au sujet du voyage, une grande joie d'enfant s'empara subitement de la jeune serveuse.

- J'ai toujours voulu découvrir le monde moi aussi. On ne peut prévoir un remède aussi efficace aux maux de l'humanité et à ses malheurs que d'aller à la découverte de nouvelles contrées. Sinon vous êtes peintre ? Lui demanda encore une fois la jeune fille, les yeux fixés cette fois sur son chevalet.

- Pas difficile à deviner ! Je suis, comme vous dites, de ces patients à qui les médecins ont prescrit le voyage. Je suis sans cesse à la quête de nouveaux lieux où la nature m'interpelle et m'ouvre ses bras. Mon pinceau me permet d'en garder le souvenir.

La conversation entre le jeune homme et Emanette fut très courte. Néanmoins, le peu de mots qu'ils avaient échangés étaient suffisants pour soumettre à l'épreuve deux cœurs, qui, jusque-là, n'avaient jamais aimé.

L'étranger revenait chaque jour chargé de son matériel indispensable pour ses créations artistiques. Emanette lui remettait sa tasse de café comme d'habitude et disparaissait au fond de son comptoir. Elle estimait que le travail d'un artiste demandait de la concentration et préférait ainsi, après avoir servi tous ses clients, de se contenter de l'observer de loin.

Elle aimait le voir tremper son pinceau dans la préparation colorée et s'avancer d'un pas sûr vers sa toile blanche de moins en moins immaculée. Sa touche légère comme la caresse y faisait naître d'innombrables reflets rassurants et

magnifiques. Les petits pots et tubes aux pieds du jeune homme, les différents pinceaux dressaient debout, la cigarette enroulée et fumante à moitié couchée dans le cendrier, la tasse de café posée au bord de la table en carreaux de faïence, tout cela charmait Emanette et concourait à offrir le plus beau tableau que ses yeux eussent jamais vu.

Le jeune étranger fit preuve de beaucoup de talent et il fut aussi très généreux. Il proposa à Emanette d'enjoliver les murs de son café par les quelques tableaux qu'il avait achevés jusque-là. Toutes ces œuvres étaient indiscutablement sublimes, pourtant le tableau qui vous accueillait en entrant par la porte principale invitait à la méditation plus que les autres. On y voyait un immense champ soigneusement labouré où poussaient à intervalles réguliers des tournesols. En arrêtant le regard pour un moment sur leurs tiges droites et minces, ces fabuleuses plantes paraissaient s'allonger infiniment comme pour atteindre le ciel ou pour nuire au soleil. En somme, il était difficile de discerner le bien du mal que ralliait cette toile.

De sa part, Emanette, après avoir consulté sa grand-mère et sa sœur cadette, proposa au jeune homme de venir séjourner avec elles. Elle lui expliqua qu'il pourrait occuper une des pièces inhabitées de la maison. L'étranger, qui depuis son arrivée était descendu dans une auberge, apprécia l'idée. Cependant il insista qu'il lui serait impossible d'accepter son offre sans lui remettre régulièrement une somme d'argent, le temps qu'il passerait au village.

Il déménagea le lendemain. Il n'avait pas grand-chose à prendre avec lui. Sa mallette, son chevalet et quelques toiles étaient bel et bien son unique fortune dans ces lieux qu'il désirait toujours explorer.

Le soir, Emanette voulut réserver un dîner exceptionnel à son hôte. Elle prit le soin de garnir la table de différents plats raffinés et de liqueurs variées. Les trois femmes étaient là, à table, en train d'attendre. L'étranger ne tarda pas à descendre de sa chambre et à les rejoindre. La grand-mère, qui devait avoir plus de quatre-vingts ans, ne cessait d'exhorter le jeune homme à manger tout au long de la soirée. Par de lents mouvements de sa main flageolante, elle lui redemandait la même chose. La sœur cadette, quant à elle, se contentait de répondre brièvement quand on demandait son avis. Bien qu'elle parût curieuse, elle était incapable d'explorer les traits de visage de l'étranger. Elle se contentait de lui jeter par intermittence un regard évasif et

timide sans pouvoir assouvir le désir de le contempler pleinement. Seule la voix d'Emanette régnait dans la salle à manger. Par moments, un rire étouffé lui échappait de la bouche et se mêlait harmonieusement au timbre vibrant de la voix du jeune homme.

Ce fut ainsi chaque soir. Au retour du travail avec la tombée de la nuit, les quatre personnes se rassemblaient autour de la même table pour dîner et converser ensemble avant d'aller dormir.

Au fil des jours, la sœur d'Emanette paraissait plus à l'aise qu'auparavant. Son attitude à l'égard de l'étranger devint plus familière. Dans leurs causeries, il n'y avait même pas une phrase qui ne s'achevât par un sourire, un clin d'œil ou une tape légère.

Emanette, qui faisait d'énormes efforts pour dissimuler son insatisfaction, commençait à s'inquiéter progressivement du rapport qui s'était tissé entre sa sœur et l'étranger. Elle se voyait pourtant obligée de chasser tout soupçon de son esprit, et opprimait ainsi toute pensée l'incitant à croire que quelque aventure secrète puisse être derrière ce comportement singulier.

Son inquiétude grandit cependant sans trop savoir quoi faire ou comment réagir. Elle était au comble du malheur. Chaque jour, au sortir de la maison pour aller au travail, on la voyait hésiter longtemps avant de décider de fermer la porte derrière elle. Dans son désespoir irréductible, la tête contre le bois de la porte, elle tournait éperdument les verrous, puis elle s'en allait.

Trois mois s'écoulèrent ainsi dans le tourment et le remords. Emanette s'estimait être trahie par l'homme pour qui elle s'était juré d'aimer de tout son cœur et pour toute sa vie. Elle conclut alors qu'il fallait anticiper son départ et mettre fin à son supplice. Elle n'avait pas de prétexte évident, mais elle entendait lui dire, d'une façon ou d'une autre, qu'elles ne pouvaient plus le recevoir chez elles comme avant.

On était à mi-juin quand arriva le jour où elle décida de mettre en œuvre son dessein. A sa surprise, quand elle fut à la maison le soir, après une longue journée de travail et de réflexion épuisante, Emanette fut frappée par l'atmosphère de joie exceptionnelle qui y régnait. La salle à manger était éclairée plus qu'à l'ordinaire. Des chandelles, de différentes couleurs, élégamment rangées sur des tablettes en bois

verni, vacillaient délicatement aux quatre coins de la pièce. La cire, au contact du feu, dégageait une odeur suave et agréable. La table autour de laquelle se réunissait d'habitude la famille, fut garnie cette fois d'une nappe blanche. Devant chacune des quatre chaises qui l'entouraient, une assiette en porcelaine relativement creuse, une fourchette et un couteau étaient posés. Pour cette soirée, on avait prévu un rôti de veau accompagné de légumes. La petite famille, bien heureuse, était déjà à table et attendait l'arrivée d'Emanette. Elle ne tarderait pas à faire son entrée dans la salle à manger et elle fut très surprise de la magnificence de sa sœur. Assise à côté de l'étranger en face de sa grand-mère, elle était très ravissante dans sa robe sans manches. Pour la première fois de sa vie, Emanette réalisa que les cheveux bruns coupés courts de sa sœur s'assortissaient merveilleusement avec le jais de ses yeux riants. Emanette s'assit à table, et, sur-le-champ, sa sœur cadette, impatiente et pleine d'enthousiasme, lui révéla qu'elle allait se marier à l'étranger.

Emanette qui venait de saisir un verre d'eau et tentait de boire, faillit le laisser tomber de sa main. Involontairement, ses yeux se remplirent de larmes et un non étouffé lui échappa des lèvres. Dans sa confusion totale, elle se releva de sa chaise, et, sans égard à sa sœur, demanda brutalement à l'étranger de quitter immédiatement leur demeure. Humilié, le jeune homme partit aussitôt dans sa chambre sans mot dire. La sœur cadette, qui n'était pas moins déçue, courut derrière lui en criant son prénom à plusieurs reprises.

- Tu dois être folle pour te conduire ainsi, lui dit sa grand-mère. Qu'as-tu aujourd'hui ma fille?

- Je consens que ma sœur soit naïve et encore jeune pour se rendre compte de l'énormité qu'elle est en train de commettre. Mais lui, à son âge ! Lui qui frise la quarantaine, menant sa vie par-ci par-là, sans destination précise ; c'est surtout lui qui me fait de la peine.

Elle disait ces mots et une crise de sanglots s'empara d'elle. Jamais elle n'était si triste comme cela. Le flot de souvenirs qui se partageaient son esprit brisé semblait la précipiter dans un abîme d'émotions d'où elle avait du mal à s'en sortir.

La vieille se rapprocha lentement d'elle, l'exhorta à s'asseoir puis elle commençait à lui parler tout en essuyant ses larmes avec ses mains ridées.

- Réfléchissons un peu ma fille, on ne peut rien reprocher à deux cœurs qui se sont choisis l'un l'autre. L'amour ne se soucie ni des conventions ni de la raison des hommes. Si tu as un penchant pour lui, alors sache-le bien, son cœur à lui ne peut battre désormais que pour celle qu'il avait élue. Je suis sûre que tu es trop bonne pour te dresser comme une muraille devant leur union. Tu seras moins malheureuse de les voir ensemble que de te sentir coupable de leur séparation pour le reste de ta vie.

En l'écoutant, il était impossible pour Emanette de renier la grande part de vérité que renfermaient les propos de sa grand-mère.

Bien que L'étranger fût tellement gentil et courtois ; non seulement avec elle mais avec tous ceux qui l'avaient connus, la jeune fille s'était rendue compte qu'au-delà de ce qu'elle aurait tant souhaité, rien n'obligeait le jeune monsieur à l'aimer.

Elle abandonna alors son égoïsme aveuglant et s'engagea à réparer comme elle pouvait les dégâts que ses caprices avaient causés.

Des plus belles choses qu'Emanette possédait, elle avait une magnifique bague d'argent que sa mère défunte lui avait laissée. Le bijou comptait trois anneaux identiques sur lesquels un petit cœur était magnifiquement gravé. La bague comptait beaucoup pour Emanette, pourtant elle décida de n'en garder qu'un seul cercle. Elle offrit les deux autres qui lui restaient, un à son beau-frère, l'autre à sa sœur cadette.

A la maison, il n'y avait que la grand-mère ; les jeunes mariés étaient déjà partis on ne sait où ni pour combien de temps. Le café retrouvait graduellement sa gaieté et son énergie d'antan. Dans le tumulte et les rires qui se soulevaient sans préavis, Emanette servait son monde comme de coutume. Si souvent, il lui arrivait de s'arrêter brusquement devant le tableau accroché à la porte d'entrée. Dès que ses yeux se mettaient à l'examiner de près, la jeune serveuse se sentait prise par le même enchantement et la même admiration qu'elle avait éprouvés la première fois où elle découvrit cette même toile. À ses oreilles, une voix qui ne lui était guère étrange semblait l'interpeller. Elle l'entendait lui dire tout doucement : « Ces tournesols ne sont autres que ces hommes qui t'entourent Emanette, ce soleil qui brille au ciel c'est toi. » Emanette en souriait paisiblement puis elle disparaissait au fond de son comptoir.

Fin